

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 61 (1916)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Comment percer le front allemand?  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-339792>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Comment percer le front allemand ?

Et, d'abord, est-il possible de le percer ?

La réponse ne semble pas douteuse. L'expérience est faite, d'ailleurs. En mai et en septembre, l'armée française a troué la ligne ennemie. Elle l'a trouée en Artois. Elle l'a trouée en Champagne. A la vérité, on n'a pas profité de la brèche, soit qu'on ne l'ait pas pu, soit qu'on ne l'ait pas voulu, et elle s'est refermée. Mais on l'avait ouverte. Le fait est là, et les plus sceptiques ont dû se rendre à l'évidence.

Au nombre de ces incrédules, il y avait un certain capitaine du 153<sup>e</sup> d'infanterie, nommé Laffargue, officier jeune, plein d'entrain et de vigueur, cultivé, observateur, réfléchi. Ayant pris part à la bataille de Nancy et à celle d'Ypres, il en avait conclu à l'impossibilité d'enfoncer un front. Il avait été témoin, en ces deux occasions, de l'effort colossal des Allemands et de son impuissance. — « En considérant les moyens mis en œuvre pour ne pas nous faire reculer d'une semelle, a-t-il écrit, je croyais à l'inviolabilité des lignes de défense. » Aussi dut-il s'attendre, lorsqu'on le lança, à son tour, à l'attaque, le 9 mai, dans la direction de Douai, que cette tentative échouerait piteusement. Loin de là : elle réussit brillamment. — « D'un seul élan, notre première vague submergea, en une heure, toutes les défenses ennemies de première ligne sur des kilomètres de profondeur. »

Cette constatation détermina dans son esprit un revirement d'opinion. Evacué à la suite des affaires de mai, il chercha les causes d'un succès qui l'avait si prodigieusement surpris. « Ayant été de la mitraille humaine pendant plus de neuf mois », il était particulièrement qualifié pour cette investigation, et la tournure philosophique de son esprit lui permit d'en tirer des conclusions précieuses. Aussi faut-il se féliciter de ce qu'il ait consacré les loisirs de sa convalescence à méditer sur les procédés

à employer « pour épargner l'inestimable existence de tant d'humbles camarades, ou pour qu'au moins le sacrifice de leur vie ait mérité la victoire ».

Son travail parut si remarquable au commandant en chef des armées françaises que celui-ci le fit répandre dans les troupes en campagne, après l'avoir fait imprimer par les presses du service géographique de l'armée avec une courte préface qui se termine par cet éloge :

*La haute portée morale de ces pages permet de les citer en exemple aux plus vaillants.*

Les lecteurs ont ratifié ce jugement autorisé. Tous n'ont pourtant pas accepté unanimement les affirmations de l'auteur, ni ses conseils. Certains ont pensé — et il est vraisemblablement, tout le premier, du même avis — que ses neuf mois d'expérience, même dans des conditions variées, ne lui ont pas permis d'embrasser la totalité des circonstances qui peuvent se présenter. Il a vu beaucoup, il a vu énormément : il n'a pas tout vu. Il généralise sur des cas particuliers, nombreux certes, mais particuliers. De plus, si objectif qu'il ait su être dans son examen des faits, il n'a pas été toujours en situation de les contempler de sang-froid, de les envisager à la fois dans l'ensemble et dans le détail, de les analyser en toute quiétude d'esprit et en toute impartialité.

Aussi, bien qu'on ait été unanime à rendre justice à la grande valeur de son étude, s'est-il élevé des objections : il a rencontré des contradicteurs.

On trouvera peut-être intéressant de connaître sa thèse et d'être renseigné sur certaines des critiques qu'elle a suscitées.

En voici le résumé.

## I

Toute attaque doit être préparée par l'artillerie.

Cette règle a été contestée. Elle a même été délibérément méconnue, en vertu d'un raisonnement très plausible.

La canonnade, a-t-on dit, ne peut manquer d'éveiller l'attention des défenseurs. Dès qu'ils en entendent le fracas, ils prennent leurs dispositions de combat, et, quand les assaillants se présentent, ils sont accueillis à coups de fusil et par les décharges

des mitrailleuses. L'insuccès est alors presque certain. Au contraire, si, profitant de l'obscurité, on franchit, fût-ce laborieusement, les réseaux de fils de fer, et si on surprend, en sautant dans les tranchées, l'ennemi endormi, de qui rien n'a troublé le sommeil, il y a des chances pour que la première ligne soit enlevée sans coup férir. L'artillerie intervient utilement alors pour faire un barrage et empêcher les renforts d'arriver à la rescousse.

De là, cette tactique : lancer l'assaut sans bruit ; ne commencer à tirer que lorsque l'infanterie s'est rendue maîtresse d'une partie au moins de la tranchée ennemie ou lorsque, ayant échoué dans sa tentative, elle est refoulée.

L'expérience faite de ce procédé n'a pas donné de résultats qui aient encouragé à en généraliser l'emploi. L'intervention de l'artillerie paraît indispensable pour détruire les réseaux de fils de fer, et cette destruction doit être opérée au dernier moment. Car, si on laisse du répit aux défenseurs, ils rétablissent l'obstacle.

Que de moyens n'a-t-on pas mis en œuvre pour détruire ces réseaux ! Il est impossible de les énumérer tous, et même inutile d'en indiquer le principe, attendu qu'il se peut que des modifications de détail, ou un heureux tour de main, rendent pratique une invention qui, à la suite des premiers essais, a été repoussée. Ici, ce sont des pinces automatiques ; là, ce sont des rouleaux compresseurs qu'on lance et qui enfoncent les piquets dans le sol ; ou bien on essaie de les raser avec des boulets ramés. Mais, jusqu'à présent, on n'a trouvé rien de mieux, en France, que les obus explosifs de 75. (A ce propos, il est intéressant de signaler la faillite de l'obus à balles sur lequel on avait beaucoup compté à cause de l'étendue de sa gerbe. Le rayon d'action de l'obus explosif est infiniment moindre. Mais cette action, elle, est infiniment plus grande. Le moindre obstacle — bouclier, épaulement — met à l'abri des balles et des éclats des shrapnels, alors que leur protection n'arrête pas l'effet de l'explosion de l'obus produite par des poudres Brisantes à grande puissance.) Un tir précis de 75 rase les piquets et les fils de fer (peut-être plus encore les fils de fer allemands qui sont particulièrement gros) sont plus ou moins coupés et couchés sur le sol.

Bien entendu, le terrain ne se trouve pas par là complètement déblayé. Il arrive qu'on se prenne les pieds dans les trous de réseau et que les pointes à barbeler percent les semelles. Il y a certaines précautions à prendre, et il serait imprudent de courir, sans faire attention, pendant les quelques mètres qui représentent l'emplacement de l'obstacle. D'ailleurs, le sol y est tout bouleversé par les entonnoirs produits par les coups percutants.

La préparation par l'artillerie est donc rendue nécessaire par l'inefficacité des autres moyens proposés pour supprimer l'obstacle. Tant pis, si cette préparation attire du monde dans les tranchées.

On sait que, d'ordinaire, les tranchées de première ligne sont très peu garnies. On ne les remplit qu'au dernier moment, en prévision de l'assaut. Celui-ci ne se produit pas tant que l'artillerie tire, ou du moins tant qu'elle tire sur les réseaux de fils de fer, puisque l'infanterie a besoin d'en franchir l'emplacement plus ou moins complètement nettoyé. A ce moment, les batteries changent d'objectif : elles se proposent, par exemple, de former barrage pour empêcher les renforts d'arriver, pour combattre les batteries qui se sont démasquées, ou dont on croit connaître les emplacements, pour saisir sous leur feu les mitrailleuses dont on guette l'apparition. Il y a donc ralentissement ou déplacement des rafales. Le plus souvent, d'ailleurs, elles cessent complètement pendant un certain nombre de minutes.

Cette brève accalmie est donc, en général, le signal de l'assaut. C'est le moment dont profite le défenseur pour se préparer à repousser les agresseurs. Il jette des tirailleurs dans la tranchée, et ceux-ci s'apprêtent à faire feu. Ils se découvrent donc plus ou moins. Si, à ce moment, un obus explosif tombe dans la tranchée, il y fait des ravages considérables. On sait, en effet, que l'obus à balles agit surtout en profondeur. Sa gerbe couvre un espace plus ou moins elliptique, plus ou moins rectangulaire, dont le grand axe, situé dans le plan de tir, mesure 100 ou 200 mètres (suivant la hauteur d'éclatement) et dont le petit axe est dix fois plus petit. Si on représente par une ellipse ou par un rectangle la surface couverte par les éclats de l'obus explosif, on peut dire que le grand axe, perpendiculaire au plan

de tir, est d'une vingtaine ou d'une trentaine de mètres. Ce projectile agit donc comme un « coup de hache » — c'est l'expression adoptée — normalement à la direction qu'il suit. Si, donc, il éclate dans une tranchée, il atteint sur dix ou quinze mètres tous les hommes qui se trouvent à droite ou à gauche, leur causant des blessures parfois terribles. La vitesse dont sont animés les éclats et l'irrégularité de leur forme les rend particulièrement redoutables.

Aussi a-t-on recouru plus d'une fois au stratagème qui consiste, après avoir tiré violemment sur les tranchées de première ligne et les fils de fer, puis après avoir cessé brusquement pendant cinq ou dix minutes, de le reprendre exactement sur les mêmes points, sans avoir lancé l'infanterie en avant. Le premier tir avait nettoyé les tranchées. La cessation du feu y avait attiré de nombreux défenseurs que la reprise de ce feu décimait. Cette ruse ingénieuse a fait perdre beaucoup de monde aux Allemands, mais ils s'en méfient maintenant, et ils ne s'y laissent plus prendre.

Pour simuler une attaque, dit le capitaine Laffargue : interrompre brusquement le tir de l'artillerie, *faire de la fusillade en poussant des cris*. L'ennemi se précipite aussitôt à sa position de combat. Après quelques minutes d'attente, une violente rafale de 75. C'est ce que nous faisons de temps en temps dans les tranchées, en profitant du tir de l'artillerie quand on voulait faire paraître les Allemands au-dessus du parapet pour en démolir quelques-uns. A Arras, il y eut une brusque interruption du feu de l'artillerie pendant dix minutes ; mais ce fut un silence absolu et impressionnant, et les Allemands ne confondirent pas avec elle la deuxième interruption suivie immédiatement d'une vive fusillade.

On en est arrivé à simuler ainsi plusieurs attaques successives et à n'en lancer véritablement une qu'après plusieurs fausses alertes. Dans ces conditions, l'ennemi n'est pas préparé à la recevoir, ou il ne l'est plus : las d'attendre, il s'abandonne à une sécurité trompeuse, si bien que, lorsque l'assaut est lancé, il ne rencontre aucune résistance. On est parvenu plusieurs fois, dans ces conditions, à dépasser aisément les lignes. C'a été le cas, notamment, en Champagne, où le bombardement a duré plus de trois jours, abrutissant, hébétant les défenseurs, d'ailleurs

à moitié morts d'inanition, attendu qu'on n'avait pu les ravitailler sous la violence et la continuité des rafales.

Est-ce à dire que celles-ci suffisent à déblayer la zone d'action de l'attaque ?

Non, parce que les Allemands, toutes les fois qu'ils le peuvent, creusent, pour le personnel, des abris très profonds et blindés, à l'intérieur desquels ils s'entassent, et sur lesquels le 75 n'a aucune action. Les gros obus de l'artillerie lourde et les bombes des mortiers peuvent entrer en jeu pour les défoncer. Malheureusement, le manque de précision du tir courbe s'oppose à leur emploi, et on a recours aux torpilles aériennes, que nous retrouverons tout à l'heure, ainsi que les gaz asphyxiants. Ces moyens accessoires, et d'ailleurs très utiles, se rattachent sans doute plus ou moins directement à l'artillerie. Mais il s'agit ici surtout de l'action produite par les projectiles lancés par les canons.

Nous avons vu ceux-ci détruire les réseaux de fils de fer et nettoyer les tranchées (tant de première ligne que de deuxième). Ils servent aussi à aveugler ce que le capitaine Laffargue appelle des centres de résistance. Il entend par là des points particulièrement résistants, — des « points d'appui », pourrait-on dire, — qui jalonnent le front : gros villages organisés défensivement, ou bois, ou immenses ouvrages constitués par un enchevêtrement de tranchées et pourvu de mitrailleuses sous coupes, parfois même de canons. Tels, le Labyrinthe et les Ouvrages Blancs de Neuville-Saint-Vaast. Ces points d'appui sont espacés d'un kilomètre ou d'un kilomètre et demi, en moyenne : ils se flanquent mutuellement, et leurs intervalles sont gardés, en général, par des ouvrages fermés.

L'ancienne tactique prenait le plus souvent pour objectif le point le plus solide de la ligne ennemie, parce qu'elle savait qu'il lui suffisait de s'en emparer pour faire tomber la résistance de toute cette ligne. On s'efforçait de prendre le taureau par les cornes.

Aujourd'hui, si on peut s'exprimer ainsi, le taureau ne se laisserait plus faire, et personne ne songe plus à s'y frotter. On s'attaque à la courtine plutôt qu'au bastion. On a déjà assez de peine à aborder et à franchir le front dans les endroits fortifiés

au dernier moment. Les localités, avec les caves, avec les amoncellements de pierres, les pans de mur, les barricades, constituent un obstacle encore plus redoutable, et contre lequel on serait assurément brisé.

Mais, si l'effort ne porte pas sur ces saillants dangereux, il n'en faut pas moins essayer de les mettre hors d'état de nuire. Car l'attaque, si elle crève facilement les espaces intermédiaires, se trouve prise à partie par les feux de flanquement qui en proviennent.

C'est à l'artillerie lourde qu'est dévolu le soin d'annihiler les points d'appui. Elle seule est efficace. Le canon de campagne laisse intactes les coupoles des mitrailleuses, et il ne détruit pas assez profondément les maçonneries. Les grosses pièces elles-mêmes sont impuissantes à bouleverser la totalité d'un village, et c'est surtout sur les lisières qu'elles doivent concentrer leurs feux.

Un centre de résistance dont les lisières sont désorganisées devant un îlot dont l'attaque de vive force est horriblement coûteuse : témoin le Labyrinthe, Neuville-Saint-Vaast, Carency, qui ont été dépassés en moins d'une heure par des groupes arrivant au cimetière de Neuville, au bois de La Folie et aux premières maisons de Souchez. Donc, chercher surtout à neutraliser les lisières en concentrant sur elles le feu de batteries convenablement placées pour suivre l'attaque des intervalles.

Si l'on pouvait mettre un voile sur ces centres de résistance pour les isoler et boucher la vue aux organes de flanquement, le problème serait en partie résolu. Il serait donc nécessaire d'avoir des projectiles dégageant une fumée lourde et considérable, qui s'étalerait sur le sol et serait lente à se dissiper.

Les mitrailleuses sont l'engin qui inflige les plus lourdes pertes à l'infanterie assaillante. Aussi faut-il essayer de les détruire avant l'attaque. Pendant les journées qui précèdent cette attaque, les officiers doivent s'efforcer de déterminer les emplacements où il faut s'attendre à voir les mitrailleuses entrer en action. Ces emplacements se reconnaissent à certains indices ou se devinent d'après certaines particularités. Les créneaux ménagés pour elles, dans la tranchée, sont des fentes horizontales et basses beaucoup plus longues que les créneaux

ordinaires. Parfois, elles sont installées dans un petit ouvrage séparé qui est alors caractéristique. Dans les rentrants de la ligne, à un point culminant, qui permet de donner des feux étagés par-dessus la première ligne, on doit rechercher tout particulièrement si une mitrailleuse ne s'y trouverait pas installée ou si on n'aurait pas préparé un emplacement pour la recevoir.

Devant la Targette, en étudiant la position de profil, et pour cela m'étant très fortement déplacé vers ma droite, j'aperçus un emplacement de mitrailleuses qui prenait complètement d'enfilade sur 600 mètres le devant des tranchées allemandes.

On croit reconnaître, en général, un très grand nombre d'emplacements de mitrailleuses : il vaut mieux repérer davantage que d'en oublier un seul ; d'ailleurs, les Allemands ont, dans leurs organisations défensives, un nombre insoupçonné de mitrailleuses.

Il est probable, au surplus, qu'ils préparent plusieurs emplacements pour un seul engin, soit pour avoir la facilité de déplacer celui-ci et de l'établir au point le plus favorable, soit pour dépister l'attaque, à laquelle ils offrent la tentation de disperser ses coups sur des simulacres. Beaucoup d'artilleurs craignent de dépenser ainsi des munitions en vain, à frapper dans le vide. Ils savent les plaisirs qu'ils éprouvent à voir les obus allemands s'égarer sur de fausses pistes, et il leur déplaît de s'exposer à la même ridicule erreur. Ils voudraient n'agir qu'à coup sûr, c'est-à-dire quand le danger s'est manifesté. Mais le capitaine Lafargue n'est pas de cet avis, et il semble demander qu'on s'en prenne non seulement à tous les points menaçants, mais même à ceux qui sont simplement suspects.

Du moins ne demande-t-il pas, — et il a raison, — qu'on commence la destruction des mitrailleuses dès qu'on a pu les repérer, c'est-à-dire souvent plusieurs jours avant le jour décisif. L'ennemi aurait alors, en effet, tout loisir de les déplacer. Ce n'est qu'au moment de la préparation qu'il convient de chercher à les détruire.

On y emploie d'ordinaire le 75, qui, à en croire notre auteur, ne s'acquitte pas parfaitement, « par suite de la dispersion » du rôle qui lui est dévolu. Beaucoup d'artilleurs se refusent à admettre cette affirmation. Ils sont portés à

croire que leurs camarades de l'infanterie voient des mitrailleuses là où il n'y en a pas. Et c'est peut-être pour cette raison qu'ils n'agissent pas avec intensité sur le point, souvent imprécis, d'ailleurs, qui leur est signalé. Car le canon français actuel est d'une précision merveilleuse, aux petites distances surtout. Le capitaine Laffargue le nie.

Les coups portent trop souvent à côté, et il en faut souvent un très grand nombre pour arriver tout juste sur le petit espace que tient la mitrailleuse.

Je me rappelle que, avant l'attaque du 9 mai, je trépignais d'impatience et j'allais trouver sans cesse l'observateur d'artillerie, en voyant un maudit créneau rectangulaire rester obstinément intact jusqu'à la fin. Quand nous partîmes, ce créneau s'alluma, et deux sections furent détruites.

Pour détruire efficacement ces mitrailleuses, il faudrait, non pas uniquement des canons placés à 1500 mètres, qui ont en outre bien d'autres préoccupations, mais des canons placés dans la tranchée même. Le 80 de montagne semble réaliser les conditions voulues d'efficacité et de mobilité. Dissimulé dans la tranchée avant la préparation, il se démasque durant celle-ci, et, en tir direct, comme le fusil, et à petite distance, il prend directement à parti tous les abris des mitrailleuses, s'occupant d'eux uniquement, et ne les abandonnant que bouleversés et hors de cause.

Cette suggestion a-t-elle été suivie d'effet ? Sur ce point, il a été impossible d'arriver à une certitude. Il semble qu'on n'ait pas recouru, si ce n'est très accidentellement, aux services fournis par le matériel de montagne.

En même temps que les mitrailleuses de l'ennemi, ses canons doivent être mis hors de cause, et ils le sont, eux aussi, par l'artillerie. Si, en effet, ces canons se mettent en jeu pendant la préparation de l'attaque, « les troupes entassées dans les tranchées, boyaux et parallèles doivent subir un bombardement pénible qui cause des pertes, oblige tout le monde à se terrer, attitude néfaste pour des troupes qui auront à s'élancer hors de l'abri. Les communications deviennent difficiles ; les liaisons téléphoniques sont rompues ; tout le monde devient nerveux et inquiet ».

Là encore se pose la question de l'intervention préventive.

Si on canonne des batteries dont on croît connaître l'emplacement, il se peut qu'on égare ses coups sur des simulacres. Les artilleurs n'aiment pas beaucoup jeter leur poudre aux moineaux. Ils n'agissent avec l'intensité nécessaire que s'ils sont certains d'avoir affaire à une batterie réelle, ce qu'on ne sait que lorsque celle-ci s'est démasquée en tirant. Cependant, si on est très riche en munitions, on a intérêt à en arroser copieusement les pièces ennemies et avant qu'elles soient entrées en action, sans se préoccuper de savoir si elles sont vraiment existantes ou simplement hypothétiques.

Pour museler l'artillerie ennemie, il semble que, connaissant les emplacements *présumés* des batteries, il faille, d'un seul coup et sans avis préalable, déchaîner sur eux un déluge de feu. Le personnel de ces batteries n'étant pas continuellement à son poste de combat, cette brusque tempête le surprend et le cloue à l'intérieur des abris. Au milieu de la confusion, le tir des batteries qui essaient d'entrer en action est fortement troublé, entravé et fréquemment interrompu. Le 9 mai, l'artillerie ennemie dut être complètement surprise et littéralement abrutie durant toute la matinée, car elle abandonna son infanterie. Seules, quelques pièces tirèrent à coups précipités.

Pour achever de rendre intenable l'emplacement des batteries, on pourrait les accabler d'obus dégageant des nuages de fumée et d'obus asphyxiants ; ainsi les servants seraient obligés de quitter leurs pièces ou de les servir dans des conditions extrêmement pénibles.

Les avions planant au-dessus des lignes ennemies pourraient compléter la préparation en indiquant, au moyen de boules lumineuses, à des batteries en surveillance, les batteries ennemies qui ne sont pas battues ou sont entrées en action.

Ce sont là simples propositions, auxquelles il faut bien avouer que les techniciens n'ont pas réservé un excellent accueil. La signalisation des batteries soit par des fusées ou des boules lumineuses, soit par des mouvements caractéristiques de l'avion, a été employée par les Allemands au début de la campagne. En passant sur la pièce de droite et sur la pièce de gauche, le pilote laissait tomber un artifice qui produisait un sillage durable, ou il imprimait une sorte de balancement à son appareil. Mais ces indications manquaient probablement

d'une netteté suffisante. Les tirs qu'on entamait avec des données initiales aussi imprécises manquaient d'efficacité, et il semble bien, en fin de compte, qu'on y ait renoncé. Les artilleurs français, bien que, dans la pratique, ils n'obéissent pas toujours à cette conviction, estiment qu'on ne saurait arriver à un résultat satisfaisant sans un réglage par l'observation des coups.

C'est dire que la suggestion émise par le jeune capitaine du 153<sup>e</sup> d'infanterie n'a pas trouvé chez ses camarades de l'autre arme combattante une sympathie chaleureuse. Même ceux qui ne sont pas partisans du tir ajusté et qui, donc, admettent le principe de l'arrosage, n'en admettent l'application que dans le cas où on fait plus que « présumer » l'existence d'objectifs.

Une autre question encore est l'objet de controverses assez vives, mais qui ont la même origine. Il s'agit de savoir s'il faut lancer ses coups au petit bonheur ou ne les placer qu'à coup sûr, et si, par exemple, il est opportun ou contre-indiqué de bombarder, pendant la préparation de l'attaque, avec des canons de gros calibre à longue portée, les cantonnements présumés, les bois où l'on suppose que les troupes se rassembleront. On peut jeter le désarroi dans ces troupes, troubler leur repos. L'alerte qui les surprend dans la quiétude la plus profonde, les plonge dans l'émoi et l'énervement. Obligées de suivre les routes arrosées çà et là de mitraille (car, bien entendu, on associera des tirs de barrage à ce bombardement), elles arriveront ainsi amoindries sur la ligne de feu. Mais ces mesures préventives n'aboutissent-elles pas à un coupable gaspillage de munitions ? Sur ce point, il y a divergence d'opinions, et l'avis du capitaine Laffargue n'apparaît pas très net. Aussi bien est-il difficile de se prononcer catégoriquement. Il semble que la solution doit dépendre des circonstances et qu'il soit maladroit ou criminel d'adopter des règles absolues. Notons d'ailleurs que l'*Etude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre*, si elle nous fournit des données précises en nous rapportant des faits vécus, ne possède pas d'autorité suffisante pour formuler des conclusions définitives ou pour donner des conseils susceptibles d'être mis en pratique. Sa valeur documentaire est supérieure à sa valeur doctrinale, semble-t-il. Et nous allons avoir une nouvelle occa-

sion de nous en rendre compte, à propos de ces abris du personnel d'où sortent brusquement les défenseurs de la première ligne et sur lesquels nous avons vu que le 75 n'a pas de prise.

L'infanterie de l'attaque, qui trépigne de joie en voyant les parapets, les sacs à terre, planches, poutres, voler dans les airs comme pulvérisés dans des craquements déchirants, reste stupéfiée en se voyant accueillie par une fusillade nourrie dès qu'elle surgit de ses tranchées. Aussi, dans la suite, l'infanterie est-elle persuadée qu'elle va courir au massacre, malgré la dépense prodigieuse d'obus de 75, toutes les fois que l'ennemi a pu construire des abris profonds, si on n'emploie pas d'autres moyens de destruction.

La torpille aérienne, au contraire, semble produire des effets terrifiants sur les défenseurs des tranchées ; elle a en outre une puissance destructive considérable. Cette puissance n'est pas toujours suffisante pour défoncer les abris-cavernes, mais elle bouleverse de fond en comble les tranchées de tir, provoque des éboulements, bouche les ouvertures des abris dont elle mure ainsi les occupants. Par son explosion formidable, par les effets extraordinaires de son souffle, et par les secousses qu'elle imprime au sol, elle anéantit toute énergie chez le défenseur qui attend sa dernière minute à chaque instant.

Dans le secteur d'attaque de ma compagnie, le 9 mai, une partie des tranchées devant les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> sections, fut remarquablement battue par le feu du 75, et surtout par les torpilles aériennes, tandis que le reste des tranchées, devant les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> sections, subissait uniquement la préparation du 75.

La différence fut remarquable.

Tandis que les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> sections, à peine sorties de la parallèle, voyaient surgir les bonnets plats et fondaient sous la fusillade brusquement allumée, et surtout sous le feu d'une mitrailleuse, la 4<sup>e</sup> section abordait la tranchée allemande, la franchissait sans arrêt et continuait son chemin. Quant à la 3<sup>e</sup> section, elle avait été accueillie à peine par quelques coups de feu, et elle avait franchi la première tranchée d'un bond lorsqu'elle reçut des coups de fusil dans le dos. Revenant en arrière, les hommes trouvèrent des dizaines d'Allemands tapis dans de profonds abris, absolument anéantis et demandant grâce. La canonnade cessée, et malgré la violente fusillade qui crépitait au dehors annonçant une attaque, ils n'avaient pas bougé. C'est à peine si quelques-uns avaient eu le courage de fusiller dans le dos, par l'ouverture, tout Français qui passait à proximité.

Des conversations tenues avec de nombreux officiers d'infanterie ont achevé de me prouver que le bombardement le plus prodigieux du 75 seul est impuissant contre les tranchées organisées de longue date. L'artillerie lourde a trop de dispersion, tandis que la torpille aérienne joint une grande précision à des effets destructeurs et démoralisants considérables.

Ainsi, la préparation sur la zone des premières tranchées peut se faire en grande partie au moyen de torpilles aériennes. Mais il faudra que les canons lance-torpilles forment une ligne très serrée (au moins un par 100 mètres de tranchées) et que chacun ait une zone nettement délimitée.

A Arras, ces canons étaient peu nombreux. Leur préparation a été forcément partielle : en voulant s'occuper à la fois de plusieurs lignes de tranchées, de grands espaces sont restés en dehors de leur action, tandis que certains coins étaient bouleversés.

Dans les dépôts d'artillerie, il faudrait constituer des équipes extrêmement nombreuses de canons lance-torpilles. Il ne faudrait pas, d'autre part, qu'elles datent de la veille et soient encore à leur premier coup d'essai, comme à Arras.

Terrorisant les défenseurs à l'intérieur de leur abri, la torpille aérienne les neutralise déjà en partie ; mais le meilleur moyen de supprimer l'ennemi, c'est évidemment de le détruire. Pour le détruire, il faut le rendre saisissable, l'obliger à sortir pour être la proie de la mitraille.

A cette fin, on peut faire avancer l'infanterie pendant la préparation par l'artillerie, mais ce procédé n'est pas applicable aux premières tranchées, trop rapprochées. On peut aussi simuler une attaque, stratagème dont nous avons vu que l'effet commence à être usé. On peut enfin recourir à un moyen qui est utilisé pour la chasse au renard : enfumer les terriers à l'aide de grenades et de cartouches lacrymogènes qui, picotant les yeux et faisant pleurer, rendent intenable, pendant quelques instants, le voisinage des points où ils tombent. Ces engins, nous les possédons. Mais le capitaine Laffargue en voudrait de plus puissants encore.

Nous pourrions avoir aussi, dit-il, des projectiles de plus grosse dimension, contenant des matières dégagant des gaz suffocants et lourds. Ainsi ce gaz ramperait dans le fond des tranchées et dans les abris dont il chasserait les occupants qui tomberaient alors dans

le domaine de l'obus explosif. Ce gaz, d'ailleurs, étant simplement suffocant, aurait ensuite l'avantage de ne pas incommoder les soldats dans leur parallèle de départ et pendant l'attaque.

Tout à l'heure, nous étions sur le terrain solide des réalités. Nous voici transportés dans la région des hypothèses.

## II

Nous venons de voir comment se prépare l'attaque. C'est l'artillerie qui en est chargée, avec ses engins classiques ou des engins d'invention toute récente (que, d'ailleurs, les fantassins sont appelés à mettre en œuvre, voire des cavaliers, puisque cette guerre a bouleversé tout le compartimentage de l'armée et qu'elle a anéanti les cloisons qui séparaient les différentes armes). La zone des tranchées de première ligne et les réseaux de fils de fer qui protègent cette zone ont été en butte à un feu violent qui a pour objet de supprimer l'obstacle matériel. On s'est efforcé de mettre hors de combat, en les frappant ou en les épouvantant, les défenseurs de cette zone ; on est même allé les chercher au fond de leurs cachettes les mieux protégées. On a bombardé les localités lointaines où les troupes se reposaient, et les points où elles se sont rassemblées lorsque le bruit de la canonnade les a mises en éveil. On a plus ou moins arrosé de projectiles le chemin qu'elles auraient à suivre pour venir à la rescousse. On a lancé des obus sur les batteries ou sur les mitrailleuses de l'ennemi. On a fatigué l'attente de celui-ci par la longueur du tir et par plusieurs interruptions qui lui ont donné à penser que l'attaque était imminente. Il a fait ses préparatifs pour la recevoir. Elle ne s'est point produite. Et il s'est lassé de se tenir prêt à « encaisser ». On désespère, alors qu'on espère toujours. Le moment est favorable. L'infanterie est lancée à l'assaut.

Nous la retrouverons bientôt, et nous la suivrons depuis le moment où elle aura quitté ses positions initiales jusque... jusqu'à la fin. Restons avec l'artillerie pour voir ce qu'elle a à faire maintenant.

Son premier devoir, — qu'elle ne remplit pas toujours,

hélas ! — c'est de cesser de tirer sur les tranchées que les fantassins aussi veulent venir occuper.

Elle a ensuite à canonner la seconde ligne de défense, à barrer la route aux renforts qui viennent contre-attaquer, à réduire au silence les canons ou les mitrailleuses qui se sont démasqués pour soutenir leurs troupes et pour arrêter les progrès de l'agression.

Cette dernière besogne est même la plus immédiatement urgente. Car le feu de l'artillerie dirigé sur l'attaque produit sur celle-ci une extraordinaire perturbation. Déjà, les balles des fusils et des mitrailleuses jettent le désordre dans les assaillants en leur occasionnant des pertes notables. Mais l'obus sème la confusion presque uniquement par l'aspect et le fracas des explosions.

Le 9 mai, nous n'avons presque pas reçu d'obus, — pas un seul pendant le cours de l'attaque elle-même, — et cette cause intervient pour une large part dans le magnifique élan des premières vagues.

A Langemarck, au contraire, le 4 décembre, dans une attaque de tranchée, la nuit, l'artillerie ennemie non muselée bombarda nos tranchées de départ, et j'eus ma dernière section dispersée pour avoir été saluée par une rafale de shrapnels qui avaient mis le chef de section hors de combat.

Le même jour, le capitaine Laffargue fit l'expérience des effets meurtriers que peut occasionner le tir des mitrailleuses, et de l'inconvénient qu'il y a à ne pas contrebattre celle-ci par le canon. Voici son récit, qui est très instructif et ses conclusions, qui ont le caractère de celles que nous avons déjà eues sous les yeux :

Les survivants de ma compagnie et de la compagnie voisine, environ 80 hommes, arrivèrent à 11 heures à 200 mètres du cimetière de Neuville-Saint-Vaast. Le cimetière étant inoccupé, le champ de bataille semblait vide d'Allemands. Au loin, les batteries fuyaient. Il restait dans le moulin deux mitrailleuses : c'était tout, comme résistance, sur un immense espace ; mais cela suffisait. Impossible à mes hommes d'avancer. On signale péniblement le fait à l'artillerie qui se trouvant désormais dans les conditions du champ de bataille de rase campagne, ouvre le feu bien longtemps après, et... se trompe d'objectif. Alors, devant les yeux de nos hommes furieux

et désespérés, abandonnés par tous parce qu'ils sont trop loin, le cimetière se remplit d'Allemands. Quatre heures après, le 146<sup>e</sup> débouche : il est fauché par les mitrailleuses. Le lendemain, le 229<sup>e</sup> lui succède : nouvelle répétition, — avec une légère avance extrêmement coûteuse.

Ces mitrailleuses qui se dévoilent ainsi sans qu'on ait pu prévoir leur emplacement et viennent s'installer, pour enrayer nos progrès, dans une région qui ne nous est plus familière, il faut avoir le moyen de les supprimer instantanément. L'artillerie de campagne est trop loin : la liaison n'existe guère plus dès que l'on a dépassé l'extrémité des lignes téléphoniques. La question est des plus importante et mérite qu'on l'étudie. Il serait absolument nécessaire que les premières vagues de l'attaque soient suivies, après l'enlèvement des premières lignes de tranchées, par des pièces légères, — canons de 37, par exemple, — traînées par leurs servants. Ces équipes indépendantes seraient tout œil tout oreille pour découvrir les mitrailleuses et les détruire immédiatement. Il y a assez d'officiers et de sous-officiers d'artillerie pour qu'il soit possible de les encadrer intelligemment.

Cette affirmation n'a pas l'heur de plaire aux intéressés. — Le camarade en parle bien à son aise, répliquent-ils, et ils font valoir les besoins en gradés des batteries de 75. Ils invoquent les services qu'a rendus le canon à tir rapide avec des chefs expérimentés ; ils montrent ceux qu'on aurait obtenus de lui, si tous les chefs avaient été expérimentés. Ils allèguent que, dans les premières semaines de la guerre, c'est à la valeur du matériel de 75 que l'armée française a dû de ne pas faire trop mauvaise contenance, alors qu'elle était compromise par la vaillance de son infanterie. Ils ajoutent que, si ce matériel, depuis l'immobilisation des fronts n'a pas montré la même supériorité qu'au début, il faut en rechercher la cause dans certaines erreurs d'emploi qui ont été commises et dans la désorganisation des cadres. Pour une entreprise aussi délicate qu'un assaut, qui exige tant de doigté de la part des commandants de batterie et de leurs subordonnés, tant de coup d'œil tactique, et une telle possession de la technique du métier, on n'aura jamais trop d'officiers et de sous-officiers, on n'en aura jamais assez, et, si on dote l'infanterie de canons légers, c'est bien à elle qu'il appartient d'en assurer le service.

A cette question se rattache celle des batteries d'accompagnement. Il en sera parlé plus loin. En attendant, nous allons reprendre l'opération au moment où l'attaque est déclanchée.

L'infanterie a à aborder la première ligne de défense, laquelle est constituée de plusieurs parallèles. Naturellement l'artillerie doit immédiatement cesser de tirer sur la parallèle de tête, car elle atteindrait les assaillants plus encore que les défenseurs, elle ferait souffrir les fantassins amis plus que les ennemis. Même elle risque, — en allongeant son tir de 50, 100 ou 200 mètres, pour atteindre la deuxième parallèle, — d'envoyer des coups courts dans le dos des camarades.

La garnison deuxième et troisième tranchées n'occupe pas, en général, ses postes de combat. Elle est dans des lieux de repos, qu'elle ne quitte qu'au moment de l'attaque pour aller gagner ses emplacements de tir. Tant que dure la préparation par l'artillerie, elle ne bouge pas de ses abris ; mais elle les abandonne précipitamment dès que l'accalmie se produit, ... à moins qu'elle soupçonne une feinte. Il faut donc que l'artillerie allonge son tir sur la deuxième et la troisième parallèle et qu'elle le continue pendant que l'infanterie aborde la parallèle de tête, les boyaux d'accès et leurs carrefours.

Ce tir a d'ailleurs l'avantage de maintenir blottis dans leurs trous les défenseurs de la première parallèle, qui ne sont pas rassurés en sentant le terrible explosif passer en nappes serrées tout près de leurs têtes.

Il faut ensuite couper en deux le champ de bataille, isoler la zone des premières et deuxième lignes de défense, constamment garnies par des troupes voisines de leur position de combat, de la zone de cantonnement. C'est établir un barrage infranchissable. Un barrage uniquement par obus ordinaires est extrêmement dispendieux. Les Allemands ont plus simplement résolu la question en établissant un barrage de gaz asphyxiants. Ils ont employé ce procédé — extrêmement efficace, paraît-il, — en Argonne, à Bagatelle, les 30 juin, 1<sup>er</sup> et 2 juillet.

Les avions semblent aussi qualifiés pour prendre part à cette action. On a imaginé des dispositifs qui leur permettent de couper avec certitude une voie ferrée, en égrenant des bombes

espacées de 1<sup>m</sup>50 sur une longueur de 80 mètres. Si le sillon creusé dans le sol par ces projectiles est normal aux rails, on peut être sûr de briser ceux-ci. Les trains de ravitaillement et ceux qui, apportant des renforts au front, sont hors des atteintes du canon, se trouvent alors arrêtés. Le canon n'hésite pas, d'ailleurs, à bombarder tous les points qui, dans cette période critique, peuvent donner passage à des troupes ou à des convois, surtout si ce sont des points de passage obligés : ponts ou viaducs, digues ou chaussées, débouchés de villages, etc.

Les artilleurs ont même parfois la prétention — qui ne paraît pas avoir été justifiée — de compartimenter le terrain en l'entourant en avant, en arrière, à droite et à gauche, par des barrages formant cloisons étanches, et dans lesquels ils pensent murer en quelque sorte les troupes ennemies, les circonscrivant dans un cercle de feu (ou plutôt dans un rectangle) d'où elles ne puissent sortir et où ne puissent leur parvenir des renforts.

X.

